

## AVANT-PROPOS

Le fleuve a atterri dans un ruisseau. Comme soumis à la gravité des lieux, ces mots nous tombent dessus. Nous sommes en train d'assister à la cérémonie du cinquantenaire du crash du 22 juin 1962. Une plaque avec les noms des 113 victimes est dévoilée ; ainsi qu'une autre rendant hommage à Albert Béville alias Paul Niger... Le fleuve a atterri dans un ruisseau... Niger... Guadeloupe... Boeing... Des mots de pure poésie qui nous viennent à l'esprit quand nous parcourons du regard l'en-bas-bois de ces hauteurs de Deshaies... Cette ravine affable qui serpente en contrebas de la stèle de Béville et ce fleuve artériel, parfois caractériel, qui irrigue l'Afrique de Paul Niger unissent leurs cours pour résumer le parcours d'Albert Béville... Le fleuve a atterri dans un ruisseau... Et l'eau a depuis coulé sous les ponts...

Ces lignes sont d'abord la réparation d'une injustice faite à un homme qui a tout donné, à l'Afrique, aux Antilles-Guyane, à la Guadeloupe. Ni Paul Niger, ni Albert Béville n'ont mérité ce silence. Ni la qualité littéraire des œuvres de l'un, ni la profondeur généreuse de la réflexion politique de l'autre ne peuvent être convoquées à charge de cet oubli. Nous parlons, sans aucun doute, de celui qui est l'un des plus grands oubliés des historiographes de la Négritude, des chroniqueurs de la mémoire antillo-guyanaise, voire des mémoires antillo-guyanaises. Ce constat sans appel en dit long sur la « mémoire des vaincus ».

Ces lignes sont aussi manière, en des temps troublés où les indignés du monde veulent unir leurs « voix en un bouquet de cris à briser le tympan de [leurs] frères endormis<sup>1</sup> », de retourner à la parole essentielle : celle de l'intelligence, du cœur, de la responsabilité, de la poésie, c'est-à-dire fondamentalement, de l'Homme.

Ici, aux Antilles-Guyane, malgré la fièvre du mouvement social de 2009<sup>2</sup> qui a braqué les yeux médiatiques du monde entier sur nos territoires ; ailleurs, en Afrique et dans le reste de la planète, malgré le « Babel » médiatique, économique et circulatoire annoncé, le combat de l'Homme pour la dignité et le respect de la diversité demeure l'enjeu principal. Paul Niger nous avait pourtant avertis : « Il est encor des bancs

---

1 G. Tirolien, « Adieu “adieu foulards” » in *Balles d'or*.

2 Voir ouvrage collectif, *La Guadeloupe en bouleverse*, 20 janvier 2009-4 mars 2009, Éditions Jator, 2009.

dans l'Église des hommes / Il est des pages blanches aux livres des Prophètes<sup>3</sup>. »

Partir de cette exigence de mémoire, d'autant plus cruciale que les sociétés antillaise et guyanaise présentent tous les symptômes du délitement, le niveau social artificiel ne faisant rien à l'affaire, afin de retrouver la mémoire, en espérant trouver « le sens du pays » et le sens des hommes du pays, voilà la gageure ! Donner à entendre à travers ce morceau de vie, une exemplarité en ces temps qui semblent donner raison à la prophétie du poète :

En ce temps-là [...] des aveugles dans les carrefours  
avec des gestes de grue détraquée  
décriront en langage sacré  
les ébats minutieux  
des grands sauriens et des petits vauriens  
les candidats aux élections et aux prébendes  
feront des signes de connivence à la nuit  
leur plus sûr appui  
autour des banques et des instituts  
de jeunes vieillards sans chaleur  
danseront des danses sans grâce  
au rythme des machines à dactylographier  
de doux sociologues aux joues duveteuses  
boiront avec une jolie moue  
de dégoût  
le vin épais de la célébrité  
dans les paumes calleuses du prolétariat  
[...] car ce sera je vous le dis  
un jour de fête et de catastrophe<sup>4</sup>.

C'est la raison pour laquelle nous avons fait le choix d'offrir un maximum d'informations en multipliant les références (densité des éléments factuels, abondance de citations). Cette démarche nous a paru d'autant plus nécessaire que beaucoup de ces « documents » relatifs à cette période – les années cinquante-soixante – qui intéresse Albert Béville, sont en danger : tel ouvrage ou tel rapport interne d'organisation qui n'existe plus qu'en de rares exemplaires conservés par la volonté de quelques militants passionnés d'histoire, sans oublier la dure loi de la biologie qui fait que la mémoire des acteurs de l'époque commence à se brouiller, quand elle n'a pas totalement disparu avec leur corps. D'où la recension en annexe des textes de Béville éparpillés dans les journaux et les revues et des textes sur Béville, comme par exemple ce document inédit d'Édouard Glissant, *Portrait d'un Antillais* (Jack Corzani dans son travail précurseur sur la littérature des Antilles et de la Guyane en avait livré quelques très courts

3 P. Niger, « Je n'aime pas l'Afrique », *Initiation*, Seghers, 1954.

4 G. Tirolien, « En ce temps-là » in *Balles d'or*.

extraits, mais c'est la première fois que ce document est publié dans son intégralité). En fait, nous avons eu en permanence à l'esprit l'image de notre jeunesse roulant à vive allure dans les bolides de la consommation sur un macadam amnésique ; comme l'analyse avec humour Max Jeanne :

Guadeloupe  
Boîtes-people  
selon un récent sondage de La Sofroi  
portant sur un échantillon de sang jeune  
80 % des étudiants guadeloupéens  
sont des mangeurs de conserves  
pour qui Le temps-Sorin n'évoque  
que l'époque-cassoulet  
dans les lolos locaux  
d'avant Mac Do  
autant en importe le ventre<sup>5</sup>.

Contre le prêt-à-manger, le prêt-à-porter, le prêt-à-danser, le prêt-à-chanter, le prêt-à-penser, le prêt-à-croire, le prêt-à-lire, donner à entendre la lenteur de l'histoire, le silence de la beauté et la douceur lumineuse du franchissement des synapses.

Ce choix d'écriture est d'autant plus compréhensible que ce travail avait pour ambition de restituer un parcours très bref : la vie politique publique d'Albert Béville s'étale sur à peine deux ans et demi (début 1960 à juin 1962). De plus, les sources sont presque muettes sur sa jeunesse guadeloupéenne et son parcours africain : d'où le recours aux paroles de Guy Tirolien, le compagnon-frère, pour saisir ces deux moments de l'expérience bévilienne. Comment capter la lumière dense d'une étoile filante, quand celle-ci n'a laissé ni interview politique ni entretien littéraire ? Il a donc fallu que le biographe s'attache à combler les points de suspension, sans pour autant donner dans un remplissage artificiel.

Il sera aisé pour le lecteur pressé ou non averti de sauter les parties théoriques consacrées soit à la littérature soit à la notion d'identité, sans rien perdre de la trame biographique.

Il était important pour nous de confier à un Guyanais la préface de cette biographie. Et ce pour deux raisons essentielles. D'abord parce que ce clin d'œil amazonien est réaffirmation de la volonté martelée d'Albert Béville de penser et d'agir par-delà nos chamailleries de cousinage et nos égoïsmes « nationaux » (le sillon de la fraternité populaire et institutionnelle est porteur de belle germination). Albert Béville avait foi dans l'unité et le regroupement de la Guadeloupe, de la Guyane et de la Martinique ; c'est ce qu'il a parfaitement exprimé, en particulier, dans les travaux du Front des Antillais et Guyanais pour l'Autonomie. Ensuite, parce que ce Guadeloupéen a eu une relation particulière à la Guyane : il a été révélé

---

5 Voir M. Jeanne, « Guadeloupe » in *Boutou. Poéràma*, Ibis Rouge Éditions, 2001.

par l'anthologie du poète guyanais Léon-Gontran Damas en 1947 avec « Je n'aime pas l'Afrique » qui fera sa renommée, il a épousé une Guyanaise et il a lié sa vie, à travers la mort, pour toujours à celle du député de la Guyane Justin Catayée. Qui mieux que la voix de Christiane Taubira pouvait restituer la tendre passion de cette main tendue entre l'île et le continent ?

Notre rencontre avec Albert Béville-Paul Niger est le fruit du hasard. Nous étions parti sur les traces du poète Guy Tirolien dans une sorte d'élan, avouons-le, de chauvinisme marie-galantais, et nous avons trouvé son « frère », allongé quelque part dans les limbes de l'histoire politique et littéraire. Nous avons eu plaisir à nous plonger dans notre mémoire. Voilà le fil de cette enquête : l'Histoire n'est-elle pas, selon son étymologie le récit d'une enquête ? Notre ambition est de livrer un document pour servir l'Histoire, afin que mille études fleurissent et que mille critiques rivalisent.

D'où les paroles de Max Jeanne encadrant notre discours. En effet, la poétique de Max Jeanne est hantée par la Mémoire : ses mots sont autant de grains de sable versés dans le sablier percé de notre Histoire. Il se veut, à l'instar du gardien de phare, figure récurrente de sa poésie, l'homme de vigie de cette terre au sable mourant. Sa parole est en quelque sorte la fable qui demeure. Et il considère la mer à la fois comme le lieu et la métaphore de notre mémoire-île, collant ainsi à l'intuition d'un autre poète de cet archipel caraïbe, le prix Nobel sainte-lucien Derek Walcott qui affirmait : « *The Sea is History*<sup>6</sup>. »

En les mots de Max Jeanne, on respire la lente transpiration de la mer : la patiente vertu du ressac. La mer, palimpseste éternel, lieu de nos érosions, métaphore de l'intertextualité discursive et anthropologique de l'histoire antillaise. Si on rajoute le *transport* contenu dans l'étymologie de « métaphore » : la mer devient donc transport initial géo-historique mais aussi désir, transport de l'âme. Une métaphore complète qui indique que la mer est question, autant pour le grand découvreur que pour le petit redécouvreur. Cette mer, linceul, tombe liquide des Nègres et des Caraïbes sans sépultures : cette mer fréquentée serait donc pour le poète comme une manière d'ablutions, une manière de se laver du non-deuil, du tout-à-l'égout de notre mémoire.

De la mer au fils de cette terre : une plongée dans les eaux troubles, dans les mots troubles de notre mémoire.

Quand la mémoire se souvient, les mots de l'Histoire viennent aisément... et l'Homme se disant, peut se faire plus facilement et plus sûrement.

---

6 D. Walcott, « The Sea is History » in *Le royaume du fruit-étoile* (titre original : *The Star-Apple Kingdom*), Circé, 1992 : « Où sont vos monuments, vos batailles, vos martyrs ? / Où est votre mémoire tribale ? Messieurs, / dans ce gris coffre-fort. La mer. La mer / les a enfermés. La mer est l'histoire. »

## PRÉFACE

Ronald Selbonne a de la suite dans les idées. Pas seulement pour me poursuivre jusqu'à la Chancellerie, place Vendôme, par les moyens contemporains, c'est-à-dire sans se déplacer, mais avec grande résolution. Il est vrai que je m'étais engagée à préfacer son livre sur Albert Béville. C'était en ce temps récent où je m'apprêtais à entamer un chemin de vie plus calme. Il a bien fait, car aspirée par mes fonctions nouvelles, par l'immensité et l'exaltation de la tâche, j'ai commencé, à tort, à sabrer dans mes activités d'émulation intellectuelle. Or il faut être au meilleur de ses capacités pour agir au mieux au bénéfice de ceux que l'on sert : les citoyens, dont l'État est le bien commun. Pour être au meilleur de soi, une plongée dans la vie, les turbulences, les tourments, les gerbes d'artifice d'Albert Béville, une revue de ses non-acquiescements, voilà bien une cure salutaire et roborative.

Ronald Selbonne a donc de la suite dans les idées. Et quand, déambulant dans l'univers lyrique de Guy Tirolien, il croise le verbe exigeant et caustique d'Albert Béville, et les échappées ardentes de Paul Niger, il sait d'emblée repérer le filon, il sent qu'il faut explorer, supputant ce que, par ses éclats et sa ductilité, le minerai fortuitement découvert porte en lui de promesses.

Le temps de Béville était un temps où l'élite coloniale se fissurait en douceur ou en fougue, une part d'elle s'interrogeant sur la densité de sa présence au monde, sur la réversibilité de l'aliénation, sur ses propres consentements, sur la mortalité des dominations, la vulnérabilité des maîtres acculés au mensonge et aux abus. Hommes et femmes, garçons et filles, ils vivaient leur jeunesse en grande effervescence.

Ils ont fait la guerre. Fanon. Béville. Catayée. Ils s'y sont distingués. S'y sont calcinées quelques-unes de leurs illusions. Ils ont connu l'exil, l'expulsion, le bannissement, ils ont affronté la censure, ils ont dû se colleter à toutes ces outrances ordinaires du pouvoir colonial, si banalement propice à l'immodération. Ce n'étaient pas que des mots. C'étaient des expériences qui diffractaient leur vie, personnelle et familiale, escamotaient leurs œuvres, visaient à déraciner leur pensée. Ce n'étaient pas que des mots ayant, comme en nos temps, perdu leur résonance caverneuse. Ces mots devenus des faits avaient alors substance charnelle, fondant sur leurs vies comme la nuée de cendre tombée des ailes de papillons de mangrove. Sans parvenir néanmoins à opacifier ces vies lumineuses. Car la cendre de papillons ne fait pas nuage. J'entends le piano cristallin d'Oscar Peterson, « *It ain't necessarily so* ». Ces hommes sont d'airain.

Albert Béville est aussi un peu à nous, il est des nôtres en Guyane. C'est notre terre d'Amazonie qui lui offrit l'amour de sa vie. Il n'était pas qu'un esprit brillant, il était aussi bel homme. Et homme de goût, madame.

Insulaire clairvoyant, il comprit vite que la mer ne sépare pas, elle relie. D'îles en continentalités, des Amériques bouillonnantes et autoritaristes aux Afriques énigmatiques et suppureuses, par ses errances il raccorda sa Caraïbe natale à cette Europe qui avait pris possession du monde, et il fit germiner en ses intuitions et ses raisonnements la semence de ce qui fait que l'homme partout est homme et partout frère : le refus d'abdiquer sa dignité. C'est la constante géométrique de sa trajectoire en mots et en actes. « Je n'aime pas l'Afrique... » écrit Paul Niger, cette Afrique-là des boubous qui flottent tels drapeaux de capitulation, tandis qu'Albert Béville, participant de l'administration coloniale, franchit la ligne de la fraternité contre la mission coloniale en cette même Afrique dont il a perçu les signes et les signaux d'invincibilité.

Haut fonctionnaire lors de la départementalisation des vieilles colonies d'Amérique, il a vu les choses se faire. Il sait qu'elles peuvent se défaire. Par les défauts de cuirasse, plus sûrement encore par le sursaut des hommes. Ce qui aujourd'hui nous semble immuable lui apparaissait clairement dans ses malfaçons et ses ruses. C'est en beau compagnonnage, avec Marcel Manville, Édouard Glissant, Alioune Diop, qu'il invente le destin solidaire antillo-guyanais après avoir tâté de la matrice afro-antillaise. Le deuxième Congrès des artistes et écrivains noirs à Rome y aura préparé. En ce 22 juin 1962, dans un fracas qu'on imagine assourdissant avant un silence sépulcral, il s'envole en même temps que Justin Catayée et Roger Tropos, traçant en majesté une cordée de géants se prenant la main depuis leurs terres séparées et de générations irréductibles. Comme pour incarner les mots dans la chair et sa consommation.

« *Les hommes, de quelque temps, me disent des choses tristes. Ils disent les hommes, que les héros même sont de toc et ceux qui sont de marbre dur, nul ne les connaît* » écrit Béville. Pour nous rendre lisibles les contours de cet homme de marbre dur, Ronald Selbonne s'est fait archéologue, spéléologue parfois. Il réussit ainsi à déposer sous nos yeux cette pensée flamboyante, cette volonté rugueuse, cette tenace résistance au désespoir, cette tension à la fois sensible et implacable qui nourrit la fulgurante et dense vie politique d'Albert Béville, qui cisela les lances amères, narquoises ou tendres de Paul Niger.

Malheur à qui détourne le regard.

Christiane TAUBIRA